

Espaces-temps – La déterritorialisation des territoires

Dimensions scientifiques, sociales et politiques des sciences de la culture.

Colloque international

Paris du 26 au 28 mai 2008

Le colloque final ajoute un nouvel axe d'orientation au programme du CIERA *Théories et critiques des sciences de la culture en Europe*. Alors que les deux premières journées d'études s'interrogeaient, à travers leurs origines et transformations, sur l'héritage des premières *Kulturwissenschaften* en Europe, cette rencontre internationale était avant tout consacrée au lien dialectique entre perspectives diachroniques et synchroniques qui se trouvent actuellement au coeur des débats épistémologiques. Depuis des années 1980, on peut en effet constater un intérêt accru pour le paradigme spatial. Déjà Michel Foucault incite les sciences de l'homme à se détacher d'une obsession historiciste, plus précisément « de l'accumulation du passé, grande surcharge des morts, refroidissement menaçant du monde » afin de prendre un nouveau départ en considérant un changement d'époque, celle de l'espace : « Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côte à côte, du dispersé. » (Des espaces autres, 1967) Après Foucault, c'est Fredric Jameson qui fait appel à la spatialisation en tant que méthode qui permettrait d'analyser la « logique culturelle du capitalisme tardif ». Ce constat entraîne une analogie remarquable entre vie quotidienne et usage de catégories. Avec sa promesse de donner accès à la matérialité, à l'action et au changement, l'espace semble devenir une catégorie-phare pour les sciences de la culture. Or, c'est justement à ce propos que le titre du colloque « Espaces-temps » rappelait qu'il ne s'agit pas d'un rapport d'exclusion qui joue l'espace contre le temps mais au contraire d'un trait d'union entre les deux. L'attention pour la spatialisation de la culture qui est soumise à une pression économique sans relâche nous fait comprendre que le double concept espaces-temps permet de se livrer à une analyse différenciée des constructions sociales, politiques et culturelles des sciences humaines sans pourtant oublier leur historicité. C'est pour cette raison que notre colloque se proposait de développer quelques aspects – critiques – de ce « tournant spatial » qui est encore relativement récent. Ne s'agit-il pas davantage d'un changement de perspective ? Celui-ci consisterait alors à repousser la représentation exclusivement chronologique au second plan tout en dénonçant l'échec du postmodernisme qui risque de négliger la matérialité et la temporalité des pratiques spatiales. Les quatre demi-journées du colloque « Espaces-temps » étaient regroupées en trois sections. Cet ordre, non pas exclusif mais progressif, signalait une accentuation politique qui se reflétait aussi dans le sous-titre du colloque (dimensions scientifiques, sociales et politiques) :

1. **Catégories historiques : sciences de la culture et philosophie de l'histoire.**
2. **Pratiques spatiales et espaces autres : un nouveau paradigme ?**
3. **Le défi politique : déterritorialisation – éclatement de l'espace et du temps.**

1. Catégories historiques : sciences de la culture et philosophie de l'histoire

Eva Geulen (Bonn) revient d'abord sur les écrits des sciences naturelles et physiques chez Goethe et sur leur réception chez Cassirer et Blumenberg qui est largement connue. Au moment du tournant philologique autour de 1900, l'idée des métamorphoses attire à nouveau l'attention : la métamorphose apparaît comme le symptôme de l'expérience moderne, c'est-à-dire de l'expérience de la crise dont le remède serait la pensée « holiste » de Goethe. Or, Geulen montre qu'il s'agit d'une tout autre compréhension dans les premières *Kulturwissenschaften*. Le changement culturel provoque au contraire une relecture critique de la métamorphose qui témoigne de la complexité de la *Bildung* en tant que formation processuelle agissant à l'intérieur de l'esprit. Pour Cassirer, le défi de la critique de culture réside même dans le fait de chercher les affinités électives « naturelles » (*naturwüchsige Wahlverwandtschaften*) des formes symboliques. Le changement de forme est donc inhérent au mythe qui est de son côté en route vers la science (*Arbeit am Mythos* chez Blumenberg). Cette réflexion philosophique sur la pensée mythique dans laquelle s'effacent les frontières entre temps et espace se poursuit avec **Gérard Raulet** (Paris-IV), qui met en avant deux catégories historiques : le proche et le lointain. Le proche et le lointain ne sont pas seulement des catégories sociologiques mais relèvent aussi et même avant tout de la philosophie de la connaissance. En visant à rendre compte d'un rapport particulier du sujet contemporain à son expérience, le proche et le lointain désignent une structure fondamentale de la conception moderne de l'expérience. En confrontant ce double aspect dans les « esthétiques sociologiques » de Simmel et de Benjamin, il se dégage une différence fondamentale : Simmel décrit l'oscillation

du sujet contemporain entre deux fascinations : la tentation de la proximité et l'attrait pour l'éloignement – une oscillation qu'il psychologise et anthropologise. Quant à Benjamin, il « sociologise » radicalement cette oscillation en l'attribuant non pas à « l'homme moderne », allégorie collective d'un sujet individuel mythique, ou encore à une pulsion vitale, mais à la masse. La logique implacable de la « barbarie positive » demeure toutefois expérimentale, comme l'avant-garde esthétique idéale dans laquelle Benjamin espérait la voir se réaliser. Dans le « capitalisme flexible », l'homme de la masse est en effet exposé à une condensation impitoyable du temps et de l'espace, ce qui le met sous la contrainte d'une identité abstraite. Ce constat sociologique de Richard Sennett se trouve au cœur de l'intervention d'**Andreas Arndt** (FU Berlin), qui porte sur la dialectique de l'arrêt (et pas en arrêt comme chez Benjamin). Comment sortir d'une dialectique qui fait du surplace (Tretmühlendialektik) ? En partant de Hegel, Arndt reconstruit la théorie de l'aliénation et son interprétation chez les jeunes hégéliens comme Marx et Lukács jusqu'à la pensée intersubjective d'Axel Honneth. La théorie néo-marxiste de l'aliénation peut-elle attribuer sa part au diagnostic de la modernité ? La discussion soulève la question de savoir comment sortir du dilemme : comment reconnaître sa propre aliénation ? Sommes-nous capables de sortir des « rapports pétrifiés » ? Le titre de **Jochen Mecke** (Regensburg), « Oublie le souvenir : le rappel de l'oubli et de sa signification pour les sciences de la culture », annonce d'entrée de jeu un impératif. Il incite à un oubli actif. Cette incitation part du constat que le passé n'a jamais été aussi présent. Le besoin de garder tout en archive est devenu une véritable obsession. Tandis que les grands concepts comme la mémoire (Aleida Assmann) ou les lieux de la mémoire (Pierre Nora) ont une telle conjoncture qu'ils se voient portés au service de l'État, l'oubli semble en revanche être interdit. Il faut donc analyser la fonction cathartique de l'oubli et celle qui est attribuée dans une culture en particulier. En faisant face à l'instrumentalisation politique de la commémoration que l'on voit à l'oeuvre dans différents pays en Europe (Allemagne, France, Espagne), Mecke fait valoir ce qu'il appelle la productivité ou la poétique de l'oubli. La discussion s'interroge sur la possibilité de transformer un état des lieux (rappeler l'oubli) en une maxime d'action (oublie le souvenir!). Pour ce débat, la critique de Nietzsche n'a rien perdu de son actualité : un historicisme conformiste risque de conduire à l'impossibilité d'agir. C'est à cette paralysie politique que semblent répondre les « héros de l'oubli » de Benjamin à Carl Schmitt, comme le fait remarquer Helmut Lethen.

2. Pratiques spatiales et espaces autres : un nouveau paradigme ?

Corps, choses, espaces – la préférence pour ces objets d'analyse témoigne d'un renouveau de la matérialité. **Andrea Allerkamp** (Poitiers) interroge l'appel culturaliste de toujours spatialiser. Les expériences d'impuissance font naître l'espoir que, d'une manière ludique et enthousiaste, on pourrait enfin s'approprier des pratiques culturelles de l'espace social. Aliénation ou utopie – cette alternative (trop) connue mérite encore d'être discutée. En France, la question de l'espace social fut d'abord soulevée par Henri Lefebvre. Le paradigme spatial des Kulturwissenschaften est en revanche étroitement lié à la Sociologie de Simmel et au Livre des passages de Benjamin. Espaces urbains et vécus se trouvent ici au centre d'un laboratoire philosophique entre histoire et politique. Allerkamp s'interroge sur l'actualité de ces pensées : ne s'agit-il pas avant tout d'une différence entre deux langues et discours ? La proximité envers les dernières avant-gardes classiques (surréalisme, Internationale situationniste) ainsi que la révision du scepticisme marxiste est un point commun chez Benjamin et Lefebvre. Mais tandis que la production de l'espace adhère encore à une théorie de l'aliénation, Benjamin met devant les yeux des espaces concrets (passages de Paris, « maisons de rêve » de l'architecture moderne) qui forgent des « images de pensées ». C'est grâce à ses espaces que, d'une manière allégorique, l'image dialectique du réveil prend corps. Fonctionnalisme architectural et rêves surréalistes ne se contredisent plus. Les espaces ne sont pas déterminés seulement par leur fonction, c'est-à-dire par l'infrastructure des actes quotidiens ou occasionnels qui s'y accomplissent. La disposition des objets régissant l'espace fonctionne comme une représentation et une indication de pouvoir. **Sarah Schmidt** (Berne) montre que, dans cette logique, l'espace privé occupe une place à part, dans la mesure où son accès est limité, voire totalement fermé aux autres hommes en tant qu'espace intime, et que son message s'adresse principalement à la personne qui l'habite. Le fait d'habiter, conçu comme application et modification d'une grammaire matérielle, tenant aux choses même, peut être compris comme un acte de la connaissance de soi, qui se double souvent de connotations religieuses. Partant du concept d'habiter formulé notamment par Heidegger, Schmidt termine par un coup d'oeil sur les installations de l'artiste Gregor Schneider qui travaille sur le concept de l'habitat afin de déconstruire l'étrangeté incommensurable des choses. La discussion pèse ensuite le pour et le contre d'une ontologisation de l'espace que l'on voit à l'oeuvre chez Heidegger. Cette ontologisation de l'espace peut se manifester également dans la classification des auteurs littéraires que l'on regroupe selon les critères comme l'origine nationale, ethnique ou sexuelle. Qu'est-ce alors qu'une soi-disant littérature de migration ? **Dorothee Kimmich** (Tübingen) montre que le cosmopolitisme de la littérature pose un problème pour l'histoire de la littérature. Comment appeler ces auteurs qui ne migrent pas, qui ne sont pas considérés comme allemands même si leur langue reste l'allemand et et même s'ils vivent en Allemagne, y ont grandi. Quels contextes et traditions valent pour ces textes ? Quel(s) espace(s) leur

attribuer, avec quels critères comprendre leur genèse et leur réception ? Toutes ces questions mènent vers une auto-interrogation des sciences de la culture qui se voient ainsi mises à l'épreuve : quelles sont ses contributions pour cette littérature dans un nom man's land ? Kimmich revient sur les notions clés de l'anthropologie culturelle (Kulturpoetik, cross cultural, writing culture) afin de montrer que l'intérêt pour le polyglottisme ne se laisse pas séparer du paradigme spatial. L'attention portée aux frontières et aux transgressions de ces frontières conduit en dernière conséquence vers une confrontation de la territorialité (espace social, imaginaire, littéraire) et de la matérialité (corps, appartenance, identité). À partir de la théorie des « espaces tiers » de Homi Bhaba, **Anna Babka** (Vienne) présente une lecture postcoloniale des nouvelles de l'écrivain autrichien Robert Michel (publiées en 1907 sous le titre *Die Verhüllte*). Grâce à cette lecture, la double monarchie austro-hongroise ne dévoile pas seulement sa culture hégémonique et coloniale qui est toujours contrainte à tracer des frontières par rapport à un autre espace considéré comme différent et oriental. Mais la tentative de découvrir d'autres concepts identitaires qui dépassent et contournent les structures binaires d'une opposition coloniale a aussi pour but d'ouvrir des espaces de l'hybridité. Il s'agit d'un espace de division, d'un lieu de l'identification multiple et processuel qui devient donc une condition préalable pour l'articulation d'une différence culturelle. La discussion s'interroge sur le risque de minimiser la violence des tensions coloniales en leur attribuant une force fictionnelle et exclusivement littéraire.

3. Le défi politique : l'éclatement de l'espace et du temps.

Quels rapports existent-t-il entre le concept de culture et « sa » science, les Kulturwissenschaften ? Comment s'organisent les cultures, avec quelles idées, quels symboles, quels médias, à partir de quelles expériences ? La question du lien complexe entre politique et culture est approfondie encore lors de la dernière partie du colloque. **Sibylle Benninghoff-Lühl** (Berlin) analyse le rapport entre les sciences de la culture et l'Unesco, une organisation qui porte les notions de science et culture dans son nom, recommande ses propres interprétations du mot « culture » et invite à discuter au niveau international les concepts clés des sciences de la culture (race, histoire, tradition, bioéthique, droits de l'homme, humanité). En confrontant la politique des listes de l'Unesco, qui répertorient selon un ordre alphabétique et un système de classement (nature/culture) les monuments culturels de l'héritage mondial, au poème célèbre *The waste land* de T. S. Eliot, Benninghoff-Lühl s'interroge sur la chronologie et le montage hétérogène des monuments couronnés qui produit des espaces aléatoires et des paysages associatifs dépourvus de toute vie humaine. En incluant à la fois l'héritage matériel et immatériel, l'Unesco produit une rhétorique du sauvetage qui ne peut pourtant pas faire oublier que le processus de la conservation n'est jamais anodin. Se pose alors la question de la destruction d'une culture qui, en tant que pays d'accueil des touristes, est commercialisée et réduite à un musée d'attractions. Le poème d'Eliot apparaît ici comme un anti-modèle d'une écriture/lecture alternative qui ne refoule pas sa propre mise en oeuvre, c'est-à-dire sa performativité. **Dieter Thomä** (St Gallen/ Erfurt) part du constat que la crise des sociétés modernes est liée aux fonctions erronées des symboles. Son intervention lie la théorie sociale aux sciences de la culture qui ont depuis toujours l'atout de considérer à la fois deux perspectives : celle de la communication et de la fonction sociale des symboles et celle de la représentation et de la théorie des signes. En rappelant le mythe d'Aristophane où « chaque homme était dans son ensemble de forme ronde », Thomä insiste sur la dimension diabolique du symbolon. Le symbolon est certes considéré comme un morceau qui s'allie comme une clé à sa serrure, mais il laisse en même temps une différence entre expression et contenu. Les symboles au sens linguistique font toujours référence à quelque chose qui est nécessairement non symbolique. Le symbole et sa dimension diabolique représente donc deux forces pour Thomä. Elles sont significatives pour nos sociétés : une force qui est centrifuge et une autre qui est centripète. La réanimation du passé par exemple serait une figure centripète, les symboles de l'identité collective, comme par exemple les drapeaux, affichent souvent une logique centrifuge-centripète. La discussion soulève la question de savoir si l'argent fait partie des symboles (diaboliques), ce qui voudrait dire en dernière instance que le capitalisme tardif ne serait rien d'autre qu'une crise symbolique. **Natascha Adamowsky** (Berlin) rappelle « le débordement du territoire (espace d'actualisation) par le virtuel » (Alain Badiou) et analyse des exemples expérimentaux avec la nouvelle technologie en réseau. S'ouvre alors un domaine d'analyse hétérogène et multi-médial. Dans les expérimentations artistiques qui lient les corps humains et objets de la vie quotidienne aux différentes techniques des jeux virtuels, l'espace de la culture apparaît comme un ensemble de pratiques médiales : politiques, esthétiques et urbaines. Selon Adamowsky, ces jeux entre le virtuel et le réel créent un nouveau savoir sur l'espace urbain. Ils font bouger la géographie collective, mettent à l'épreuve les ambivalences affectives et contournent les paramètres de la surveillance en se positionnant dans des espaces autres, des hétérotopies du moment et du nonidentique. Quel est alors le rôle du public ? La discussion s'interroge sur la possibilité d'une participation active et d'une récupération du potentiel d'action sur ce fragment d'espace de la sphère publique. La théorie des médias ne se laisse pas réduire à son origine militaire (p. ex. la radio en tant que machine de guerre) mais devrait s'intéresser davantage aux espaces libres et ludiques qui gardent une promesse. Pour un bref moment, on pourrait alors s'approprier, d'une façon hétérotopique, les médias de surveillance et recréer un autre médium, physique et urbain, qui est dans l'action du moment mais en même temps connecté à l'ordinateur. Les réflexions d'**Anil Bhatti**

(New Delhi) concernent les processus de transformation globale qui font que les sociétés relativement homogènes développent des formations hétérogènes de plus en plus complexes. Cela a également des conséquences pour des sociétés hétérogènes déjà existantes. L'Europe et l'Inde offrent un terrain comparatif pour ces transformations complexes. Bhatti montre que l'Inde est en quelque sorte le représentant du problème mondial in nucleo alors que l'Europe est soumise à une fragmentation qui ne fait qu'augmenter. La question de la nationalité s'inscrit alors dans un processus historique de longue durée : la coexistence de différentes nations rappelle parfois leurs origines romantiques et anticapitalistes mais elle sonde aussi l'éloignement peut-être trop loin de cette origine historique qui nous parle de ses désirs d'unité et de diversité. Dans tous les domaines de la langue et de la culture, on est désormais confronté au plurilinguisme, à la sécularisation, au pluriculturalisme – en tant que processus de reterritorialisation et de déterritorialisation. L'histoire postcoloniale est une histoire fluctuante et partagée qui produit des frontières qui s'entrecroisent et changent en permanence. Les paradigmes de l'authenticité sont ainsi mis en question. Cela demande une nouvelle forme d'analyse, celle d'un switching permanent, d'une mise en réseau entre continents et cultures – ce que Bhatti effectue lui-même en faisant référence à la fois aux penseurs et écrivains de l'espace germanophone et de l'espace indien. À quel point la Kulturwissenschaft est-elle allemande ? Cette question semble enfin s'imposer face à tous ces aspects abordés lors des différentes contributions et discussions. Une question qui donne lieu au titre de l'intervention d'**Helmut Lethen** (Vienne) qui livre en même temps un premier bilan d'un colloque et de la tentative de tisser des fils à travers les théories et pratiques d'analyse des sciences de la culture d'aujourd'hui. Lethen ne retient pas sa critique envers une attitude qui serait selon lui avant tout centrifuge, parce qu'elle se disperse dans toutes les directions. Alors que les sciences de la culture se distinguaient d'abord par leur idée centrale que le savoir est constitué par la langue et qu'il faut interpréter tous les espaces d'action à partir de leurs constructions rhétoriques, il se pose désormais la question du réel. Pourquoi la question du réel est-elle en train de revenir de force ? La critique de l'essentialisme n'est-elle pas dépassée du moment où elle s'institutionnalise comme une théorie dominante ? En revenant sur l'analyse critique d'un médiologue canadien, Lethen jette un regard extérieur sur les Kulturwissenschaften et recommande deux attitudes qu'il faudrait maintenir en tension : d'un côté, la vue du lointain – qui est universelle – et, de l'autre, la vue du proche – qui est existentielle. La question de savoir comment répondre « scientifiquement » au défi de la globalisation, avec quelles méthodes, dispositifs et objets d'analyse, s'impose alors plus que jamais. La déterritorialisation des territoires que l'on observe dans les sciences de la culture ne recule pas devant la tradition monodisciplinaire des philologies nationales. Mais comment échapper à l'instrumentalisation politique des sciences humaines qui se dispersent davantage et qui risquent d'adopter finalement une attitude conformiste face la globalisation économique ? La discussion sur ce sujet n'en est qu'à ses tout débuts.

Andrea Allerkamp, Gérard Raulet